



ANDRE DURJAUD

...Mes enfants, nous vivons sur la plus vieille terre du monde...

Dans les grandioses solitudes
de la montagne creusoise

LA LONGUE LUTTE

D'UN INSTITUTEUR CREUSOIS
POUR FAIRE REVIVRE

SAINT-GOUSSAUD

LE PLUS PETIT THÉÂTRE ROMAIN DE FRANCE

Souffrant de l'abandon de ses enfants, de la négligence pour ne pas dire du mépris des Pouvoirs publics et de la méconnaissance qu'affichent les touristes à son égard, la Creuse éprouve l'amertume des parents pauvres que l'on dédaigne.

Pourtant, il ne faut point s'y tromper, cette amertume n'est pas résignation. L'action çà et là de quelques personnes bien décidées à sortir leurs pays de sa torpeur en témoigne.

Cette volonté de survivre, de sauver une région de l'oubli et de la misère qui la menacent, je l'ai pour ma part découverte chez un jeune instituteur de trente-trois ans. Un jeune qui m'est apparu comme l'héritier direct de nos bons maîtres d'autrefois, ceux pour qui le métier était un sacerdoce, et le prestige de l'enseignant le moyen le plus sûr de faire aimer autour de soi les grandes et belles choses de la vie...

C'est dans les grandioses solitudes de la montagne creusoise, dans la bourgade de Saint-Goussaud, où la rudesse du climat hivernal n'a d'égal que la pureté de l'air et la beauté sauvage des paysages, que ce jeune maître, M. André Durjaud, est en poste depuis trois ans.

Paradis ou enfer ?

Originaire du nord du département, celui-ci a successivement enseigné à Mourioux, à Boissieux et à Malemouche, avant de se voir nommer à Saint-Goussaud :

« Saint-Goussaud, m'a-t-il dit, ce peut-être le paradis pour un poète, un artiste, un philosophe, et plus simplement un amoureux de la nature, mais sûrement l'enfer ou, à tout le moins, l'exil le plus désespérant pour qui ne se sent vivre que dans le tumulte des boulevards et sous le chatoiement affolant des enseignes au néon... »

Je m'en serais douté sans peine... Perché à 672 mètres d'altitude, au centre d'un plateau mollement

vallonné, d'où la vue embrasse un immense paysage circulaire, Saint-Goussaud fut longtemps considéré par les « gens d'en bas » comme un inhospitalier bout du monde. Il est vrai que, pour y parvenir, il fallait emprunter des routes difficiles, montantes et tortueuses que souvent l'hiver, la neige et le verglas rendaient impraticables. Aujourd'hui, cela va mieux. Certes, les routes montent toujours, et pour cause, mais grâce aux engins motorisés, au bitumage des chaussées et à l'utilisation du chasse-neige, on atteint aisément Saint-Goussaud en toute saison.

Le miracle s'est accompli...

Une question vient cependant à l'esprit devant tant de solitude : de belles routes ! Mais pour qui et pourquoi faire ?

Comme ailleurs, en effet, plus qu'ailleurs peut-être, dans cette commune l'exode rural a fait des ravages. Les statistiques sont éloquentes : 1.300 habitants avant 1850, 506 en 1954, 407 en 1962.

Dans le bourg, on ne dénombre que cinquante personnes. Il s'ensuit que le silence est profond à Saint-Goussaud ; il pèse sur la campagne, impressionnant, tragique pour qui en connaît les raisons véritables...

Et pourtant, dans ce pays qui semble voué à la mort lente, une sorte de miracle s'est accompli : l'espoir est né...

Un jour, raconte l'écrivain Jean Orioux, un maître sans doute enivré par les vastes perspectives que les ères géologiques ouvraient dans les temps s'écria : « Mes enfants, nous vivons sur la plus vieille terre du monde. » Ces paroles éclatèrent comme : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » Oui, poursuit le biographe de Voltaire, mais notre granit limousin, cette terre est à nous, et je

m'attendais à ce que maître et élèves, frappant du pied le sol vénérable, s'écriassent en chœur : « Il est à nous le granit limousin. » Quelle gloire...

A l'instar du maître cité par Jean Orioux, M. Durjaud s'efforce de susciter chez ses élèves (17 filles et garçons, la totalité de la population scolaire de la commune) sinon l'orgueil, du moins le respect et l'amour de la terre natale en dévoilant les trésors et les possibilités. Mieux, il leur donne la joie d'y vivre... Et peut-être, si Dieu le veut, le goût d'y rester.

Bien connaître son pays, c'est d'abord en savoir l'histoire. Celle de Saint-Goussaud est passionnante. Pour n'en rien ignorer lui-même, M. Durjaud s'est fait archéologue... Oh ! sans prétention :

« Je ne fais, dit-il, que suivre les traces des grands chercheurs de jadis et d'aujourd'hui. Entre autres l'abbé Darcier qui, en 1901, découvrit un hémicycle gallo-romain à plusieurs gradins dont on dit qu'il constitue le plus petit théâtre romain de France. La présence de ce curieux vestige, celle de voies romaines ainsi que des fondations d'importants bâtiments mises à jour, tant par l'abbé Darcier au début du siècle qu'en 1964 par l'équipe régionale de recherches que dirige M. Pierre Dupuy, a permis d'apporter la preuve irréfutable que Prétorium, poste militaire des Légions romaines, avait bien été édifié à Saint-Goussaud, exactement sur les flancs du Mont-Jouër qui s'élève à proximité du bourg. »

M. Durjaud conduit ses élèves sur le chantier des fouilles. Avec eux, il tente d'arracher d'autres secrets, d'autres trésors à la terre. Pour eux, il évoque un prestigieux passé, les fastes et les grandeurs d'une civilisation morte, mais dont les témoins sont là, tout près, visibles, palpables...

Et c'est ainsi que les gosses apprennent à rêver et à aimer davantage peut-être les mélancoli-

Les landes désolées où résonna jadis "le piétinement sourd des légions en marche..."

ques landes de Saint-Goussaud où résonna jadis « le piétinement sourd des légions en marche »...

Mais la vie, surtout pour des enfants, ne peut-être faite que de méditations et de rêves. Conscient de cette évidence, M. Durjaud s'est efforcé de susciter le mouvement et la joie :

« J'ai constitué, nous dit-il, un "foyer rural de jeunes et d'éducation populaire". Tous les parents d'élèves ont fait preuve de beaucoup de compréhension et m'ont apporté leur appui total. C'est avec le concours de quelques-uns d'entre eux que j'ai pu déboiser un lieu sauvage à proximité de l'école, afin de réaliser un terrain de sports, plus précisément un plateau d'athlétisme que nous avons notamment doté d'un sautoir. Plus tard, nous espérons pouvoir réaliser un court de tennis. Dans une salle désaffectée de l'école, nous avons installé une table de ping-pong et construit une petite scène pour les séances récréatives. Grâce encore au Foyer rural, des films sont projetés environ toutes les trois semaines et un voyage annuel permet à nos jeunes, et même à leurs parents, de découvrir des horizons insoupçonnés. »

M. Durjaud ne s'est pas suffi de ces initiatives périscolaires; il a voulu aller plus loin, il a voulu, il veut sauver Saint-Goussaud de la maladie de langueur qui, il y a peu encore, semblait devoir l'emporter...

En un site aussi pittoresque, aussi écarté des grands remous humains, totalement dépourvu d'industrie, un seul remède était possible : le tourisme... Mais le tourisme n'est pas un mot magique. Il ne suffit pas d'affirmer sa vocation sur des dépliants pour gagner la partie, il faut être en mesure d'accueillir et d'intéresser ceux qu'on attire.

Les moyens d'accueil de Saint-Goussaud sont plutôt surprenants : deux hôtels-restaurants pour un bourg de cinquante habitants, c'est un pourcentage dont peu de villes

peuvent s'enorgueillir. Oh ! certes, ces établissements sont sans prétention, chacun ne peut offrir que cinq ou six chambres; mais ils jouissent l'un et l'autre d'une bonne réputation gastronomique, et leurs tarifs sont des plus raisonnables.

Vivre dans la nature

A ces deux éléments va bientôt s'ajouter un troisième avec le camping de 4^e catégorie qui est déjà en bonne voie de réalisation; camping qui, il faut le souligner, aura été aménagé par M. Durjaud et quelques bonnes volontés du village.

A Saint-Goussaud, calme et repos garantis, tel pourrait être le slogan publicitaire de la localité, à condition toutefois que calme et repos ne soient pas synonymes d'ennui, comme c'est trop souvent le cas.

M. Durjaud pense qu'il ne peut y avoir d'ennui à Saint-Goussaud pour ceux qui ont le goût de la nature et de la vie simple, telle qu'elle existe encore dans nos campagnes limousines. Et notre hôte de nous livrer pêle-mêle ce qui, selon lui, contribue à agrémenter le séjour des vacanciers...

« D'abord, il n'y a que l'embarras du choix pour les randonnées pédestres, puis des sous-bois prolifiques à la saison des champignons, des ruisseaux à truites, des vestiges antiques parmi lesquels le curieux "mini-théâtre", et enfin la remarquable lanterne des morts qui se dresse en haut du bourg.

» Par ailleurs, la fête patronale du lundi de la Pentecôte vaut le déplacement. Ce jour-là, Saint-Goussaud se réveille brutalement de sa léthargie. Le matin, la foule rend un pieux hommage au saint patron de la commune dont la statue est conservée dans l'église. "Protecteur des bœufs..." Saint-Goussaud fait encore l'objet d'une grande dévotion de la part de cultivateurs venus souvent de très loin solliciter la sauvegarde de leurs bestiaux. Aux culti-

vateurs, se joignent les amoureux. Ces derniers doivent piquer une épingle dans l'échine du bovidé qui est représenté couché au pied du saint s'ils veulent voir s'accomplir dans l'année leur plus cher désir.

» Tout cela donne des scènes colorées, émouvantes et naïves qui vous font oublier un instant que nous en sommes à l'ère de la rationalisation à outrance, de la conquête spatiale et de l'air conditionné. »

Afin d'augmenter encore l'attrait de Saint-Goussaud, M. Durjaud a eu l'excellente idée de grouper certains des vestiges préhistoriques et gallo-romains découverts au Puy de Jouër et à l'entour, dans une autre salle désaffectée de l'école. C'est ainsi qu'avec l'aide et sous le contrôle de spécialistes, est né le Musée de Saint-Goussaud; musée modeste, certes, mais aménagé avec un goût et une sobriété exemplaires.

Un musée folklorique

Pas moins intéressante s'avère l'exposition permanente consacrée aux objets du folklore, et qui se tient dans une salle contiguë (on le voit, à quelque chose malheur est bon : les salles désaffectées ne font pas défaut à l'école de Saint-Goussaud).

C'est à ses élèves que M. Durjaud doit d'avoir pu mettre sur pied une telle exposition. Chacun se mit en quête dans sa propre maison et exhuma des greniers et des caves où ils étaient depuis longtemps oubliés, une masse d'objets hétéroclites qui allaient combler l'actif instituteur.

C'est ainsi que le visiteur découvre aujourd'hui avec une surprise attendrie et parfois amusée les articles ménagers de jadis, et divers ustensiles depuis longtemps périmés, du moins dans leur conception d'alors. Cela va du rouet au berceau en passant par le moulin à sarrasin, le « débouérador », la baratte taillée dans un tronc d'arbre, les

fléaux, la paire « d'esclaps » ferrés, la lampe du mineur (souvenir des mines d'or de Forgeas) et bien d'autres choses encore.

Créer en trois ans un terrain de jeu, un camping, un Foyer rural de jeunes et d'éducation populaire, un musée, une exposition folklorique, c'est un beau résultat pour un seul homme. Un homme qui, il convient de le signaler, bénéficie de la compréhension et du soutien d'un Conseil municipal unanime...

M. Durjaud se déclare-t-il satisfait pour autant ? C'est mal le connaître. Ecoutez-le plutôt :

« A la suite de la réalisation d'une carte en relief de la commune, faite à partir des données de la carte d'état-major, il m'est apparu possible de réaliser sur le versant nord du Puy de la Fûte, un plan d'eau de 5 à 6 hectares qui permettrait de combler une lacune dans l'équipement touristique de Saint-Gousaud. Très intéressés par cette réalisation, M. le Maire et son Conseil municipal ont donné leur accord total. Il ne manque plus, maintenant, que celui des propriétaires pour passer aux actes. »

Que faut-il attendre de cette somme d'efforts ? Homme lucide et raisonnable, M. Durjaud n'aime pas caresser des chimères...

« Si nous stoppons l'exode, si nous gardons quelques-uns de nos jeunes, nous confie-t-il, ce sera déjà un beau résultat. Bien sûr, une petite industrie serait la bienvenue, mais je crois qu'il ne faut point trop seurrer à ce sujet. Peut-être avec la forêt qui grandit, des scieries viendront-elles s'installer, mais ce n'est pas pour l'immédiat. En attendant, il nous faut gagner la bataille du tourisme, c'est une question de vie ou de mort. Je crois que tout le monde l'a compris dans le pays... »

Que reste-t-il à souhaiter, si ce n'est que M. Durjaud et ses amis connaissent au plus vite leur soleil d'Austerlitz.

Jean TRISTAN.

A L'ÉCOUTE DU MONDE

BUTTERFLY EN CHAÎNE

Dans « Cinq colonnes à la une » du vendredi 7 octobre, un panoramique du Japon à l'heure postatomique nous montre, dans un pays en pleine expansion industrielle, les conditions du travail féminin dans cette nation qui conserve, au dire même de ses représentants, « un cœur féodal ».

Curieuse cohabitation que celle de cette âme moyenâgeuse, encore respectueuse des antiques impératifs de paternalisme et de soumission au seigneur, avec les rythmes et les techniques de la vie moderne et de la surproduction !... Cela donne un *modus vivendi* très particulier quant à l'existence des Japonaises du peuple.

Cette image entre autres : une immense salle, d'une propreté nippone, éclairée par des rampes fluorescentes, très dépouillée, très fonctionnelle, et, de chaque côté de longues tables se perdant en lignes convergentes vers le fond lointain, des travailleuses assises en file régulière, à perte de vue. Portant MEME uniforme, MEME bonnet, occupées au MEME geste de délicat ajustement : il s'agit de l'appareillage électrique de frigorifiques. Cela rappelle étrangement certaines séquences des « Temps modernes » avec l'inoubliable robot humain Charlot.

On apprend que ces femmes, au nombre de 3.700 dans cette salle et âgées de 16 à 30 ans, sont, pour la plupart, des filles de la campagne, prises en charge par le patron qui leur assure gîte et couvert, moyennant bien sûr une participation, assez importante d'ailleurs, puisqu'elle ramène à 14.000 AF leur salaire mensuel fixé à 25.000 AF. Il faut dire qu'au Japon, tout est infiniment meilleur marché qu'en Europe, quant aux produits manufacturés du moins : un costume d'homme, par exemple, y coûte 200 AF. Cependant, l'alimentation y demeure assez chère : 1,30 AF le kilo de riz, 6 AF le kilo de thon...

Il faut voir, sur les ordres d'un haut-parleur, toutes ces femmes s'arrêter et, au commandement, exécuter sur place des mouvements de relâchement : élongation des bras, rotation de la tête, gymnastique des doigts, etc..., avec les rires légers et discrets de fillettes surveillées. Cette récréation qui dure trois minutes, a lieu toutes les deux heures. Les ouvrières ne disposent que de trois quarts d'heure pour déjeuner et, tous les six mois, elles ont droit à sept jours de vacances, plus un jour de repos mensuel pour raison féminine.

Quelques gros plans nous livrent leurs visages : placides, souriants même, tout empreints de résignation millénaire qui semble leur être devenue une seconde nature, à moins que ce ne soit, justement, leur vérité profonde.

C'est à ce point que, lorsque l'enquêteur interroge l'une d'elles pour savoir de quelle manière elle utilise ses trois semaines de congé payé, elle répond, avec une charmante et confuse modestie :

« En réalité, nous ne prenons, la plupart du temps, qu'une semaine... »

— Et pourquoi ?

— Oh !... Parce que ce ne serait pas gentil, pas poli même, pas convenable, voilà ! »

Sans commentaire.

S. B.